

Lectures de Sade

Jean-Claude Margolin

Volume 3, numéro 4, novembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036284ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036284ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Margolin, J.-C. (1967). Lectures de Sade. *Études françaises*, 3(4), 410–413.
<https://doi.org/10.7202/036284ar>

LECTURES DE SADE

Depuis quelques années, des débats organisés autour du nouveau roman, de la nouvelle critique, de la linguistique, du structuralisme ou de la pensée de Sade, prennent le relais des articles qui se pressent dans les colonnes des revues littéraires et philosophiques. Sans vouloir encourir le reproche que Philippe Sollers adresse à Sartre dans un numéro récent de *Tel quel*¹, je suis convaincu que cette convergence d'intérêts pour des objets effectivement divers et même disparates, que je note chez un grand nombre d'intellectuels français de gauche — et généralement d'une gauche non communiste — n'est pas l'effet du hasard, et qu'elle relève d'une explication sociologique: François Furet en a d'ailleurs donné une démonstration magistrale dans le numéro de février 1967 de *Preuves*. La brièveté de cette note ne me permet pas de développer ma remarque. Je constate simplement qu'un commun dénominateur de ces intérêts divers — réels ou affichés, profonds ou superficiels, nés de longue date ou de l'avant-dernière livraison de telle revue à la mode — est le refus — réel ou affiché — de l'humanisme (immédiatement assimilé à une idéologie bourgeoise) et du sujet humain personnel — psychologique, éthique, historique — qui fait véritablement figure de « gêneur », car on ne sait plus ou on ne veut plus lui assigner une place au milieu des choses, des signes, des mots ou des concepts. L'intérêt pour Sade, qui s'est manifesté depuis dix à quinze ans par les travaux de Lély et de Klossowski, depuis moins d'années par l'édition de ses œuvres au Cercle du Livre Précieux, en février 1966 par le Congrès Sade organisé à Aix-en-Provence par le Cercle aixois d'Études et de Recherches sur le XVIII^e siècle, pendant la saison théâtrale de

1. *La Pensée de Sade. Tel quel*, n° 28, hiver 1967, Paris, Editions du Seuil, 95 p., p. 84.

l'automne dernier, par la représentation à Paris de *Marat-Sade* (ou *Marat-X*), se traduit encore par ce numéro de *Tel quel*, constitué par cinq articles critiques sur la pensée de Sade : « Sade ou le philosophe scélékrat », par Pierre Klossowski ; « L'arbre du crime », par Roland Barthes ; « Sade dans le texte », par Philippe Sollers ; « L'écriture sans mesures », par Hubert Damisch ; « L'effet Sade », par Michel Tort.

*

* * *

Ce qui me frappe dans ces diverses études, par ailleurs suffisamment « personnalisées », c'est la volonté de voir dans l'œuvre de Sade précisément un objet d'études. Mon étonnement ne surprendra que les naïfs — vrais ou faux —, car enfin les exégètes sadiens, tout comme les lecteurs qui ont eu la possibilité de pénétrer dans le monde imaginaire de Sade, ou les innombrables personnes qui ne connaissent cette œuvre que par ouï-dire... ou par le sadisme, savent, présumant ou sentent qu'il ne s'agit pas là d'un auteur « comme les autres », que les perversités ou les « écarts » dont ses héros sont à la fois les agents et les patients ne s'inscrivent pas dans un registre ordinaire. Autrement dit, la question que posait Jean-Marie Goulemot dans un article de la *Revue des sciences humaines*², me paraît parfaitement justifiée : « Divin Marquis » ou objet d'études ? Précisons : après n'avoir vu chez Sade que le grand seigneur méchant homme ou après avoir jeté sur les turpitudes de *Juliette* ou des *Cent vingt journées* le voile du mépris silencieux, faut-il, par réaction « anti-bourgeoise » et par fidélité à un mythe révolutionnaire, en rester à l'affirmation d'Apollinaire : « Sade, cet esprit le plus libre qui ait existé ! » ? Il y aurait quelque naïveté et quelque danger pour des démocrates ou des esprits libéraux de notre temps à se satisfaire du mythe romantique et vieillot d'un Sade, apôtre de la liberté et de la Révolution.

Aucun de nos cinq auteurs ne tombe dans ce travers, mais c'est peut-être au prix d'une conversion ou d'une « réduction » de l'œuvre, que favorisent chez eux

leurs préoccupations bien connues des problèmes de langage et d'écriture. Ne jugeons pas Sade, analysons les signes et les figures du discours sadique. En transposant sur le plan de l'écriture les transgressions de l'ordre éthique, faisons une séméiologie de l'écart ou une typologie de la perversion : du coup, nous serons dispensés de tout jugement de valeur. La tendance est surtout nette chez Barthes et chez Tort (mais pourquoi chez celui-ci ce parti pris d'obscurité, qui oblige le lecteur le plus attentif à relire au moins une fois chaque phrase?). Il n'est plus question de sujet humain — psychologique, éthique, historique, source ou réceptacle de valeurs — quand on a affaire à une combinaison de postures, de figures, d'épisodes et que toutes les scènes d'un tableau comme celui des *Cent vingt journées* sont interprétées ou plutôt transposées, en règles grammaticales et syntaxiques. Mais en dépouillant les scènes « sadiques » (ou « sadiennes » : on notera la nuance) de leur contenu pour les transformer en un jeu de figures logico-grammaticales, en transposant aussi sur le plan esthétique et sur celui d'une imagination lucide les « opérations » du libertinage le plus raffiné ou le plus dévergondé, le critique se donne la liberté de traiter, selon les termes d'une analyse structurale et dans un système parfaitement codé aux relais remarquablement organisés, ce que j'appellerai l'ethnographie du village sadien.

De son côté, Pierre Klossowski s'intéresse au système d'écriture de Sade, et, de même que Barthes concentrait sur le titre de son article son unique jugement axiologique, il ne sera question ici de scélérateuse que pour opposer à une scélérateuse en acte, justiciable d'une prise de position éthique, la description *littéraire* de la scélérateuse, justiciable du seul regard critique. L'athéisme intégral du personnage sadien (il fut un temps où la mythologie sadienne faisait volontiers de Sade un chrétien angoissé) devient un système logique dont les postulats abolissent le principe d'identité, et la monstruosité intégrale constituée, par élimination du sensible, un espace des esprits. Même propos, chez Hubert Damisch, de décrire les *figures* du système linguistique et séméiologique de la *Philosophie dans le*

boudoir ou des *Cent vingt journées* (qui représentent le modèle du genre) ou chez Sollers d'analyser l'*écriture* du désir et de réduire à un jeu de signes les actions et les passions de personnages, eux-mêmes réduits — de par la volonté de Sade — à des êtres de fiction. Quant à « l'effet Sade », analysé par Michel Tort, il se réduit en définitive, par le jeu de la parole libertine, à une *désobjectivation* intégrale du sujet-lecteur, comme la disposition du tableau orgiaque dans un espace fonctionnel déshumanise intégralement les êtres à figure humaine qui en occupent les points stratégiques.

*

* *

Dans le projet, parfaitement valable, d'une étude thématique de l'œuvre de Sade — conforme aux canons de la nouvelle critique —, des études comme celles que je viens d'évoquer sont certainement enrichissantes. Mais, pour qui ne sépare pas l'analyse des textes de l'histoire des idées, et qui ne dédaigne pas non plus les données de l'histoire générale et même celles des biographies particulières, comprendre, c'est aussi juger, et juger avec tout le recul nécessaire : pour cette tâche, non seulement l'hagiographie ou l'excommunication ne sont pas de mise, mais peut-être aussi qu'un certain parti pris d'objectivité manque son projet. Car enfin, si les scènes décrites et agencées par Sade, sont immédiatement transposables en figures de style, et si les actes auxquels se livrent ses personnages sont réductibles aux opérations de l'analyse combinatoire, pourquoi ne pas se contenter de faire de la logique mathématique ou de l'analyse linguistique, sans recourir à la médiation sadienne ? Il est vrai que la problématique à laquelle la revue *Tel quel* consacre ordinairement ses colonnes, ainsi que la personnalité de ses principaux collaborateurs, favorisent tout spécialement cette « lecture » de Sade. Pour ma part, j'estime que des recherches, comme celles qui furent entreprises en commun à l'occasion du Colloque aixois dont je parlais en commençant, donnent à la pensée de Sade — puisque c'est bien d'elle qu'il s'agit, en définitive — une assise à la fois plus large et plus sûre.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN